



Le tournage.

Bachelier arrive et, aidé de Duplessis pour la sculpture, accélère le développement artistique de la manufacture. La composition chimique, le mode de préparation de la *porcelaine tendre* sont découverts. La mode s'en mêle, tout le monde en veut posséder. La mort d'Orry de Fulvy et de son frère le contrôleur général — qui avaient protégé l'essor de la manufacture — vient précipiter une transformation prévue. Par arrêt du 19 août 1753, Louis XIV accorde privilège à Eloi Brichard de fabriquer les ouvrages de porcelaines peintes et non peintes, dorées ou non dorées, unies ou en relief, et à son établissement, le titre de « manufacture royale de porcelaine ». L'année suivante, la manufacture s'installait à Sèvres, dans le château de Lully. Le succès de ses produits va dès lors en croissant. M^{me} de Pompadour les lance. Les marchands en font un trafic fructueux. On envoie les pièces de Sèvres en présents aux souverains. C'est l'époque où Boucher, peintre de la favorite, fournit des modèles aux artistes décorateurs et sculpteurs de Sèvres. Sous Louis XVI, Boizot, Clodion, Fragonard collaborent aux travaux de la manufacture. Puis la science entre en scène avec Brongniart.

De nos jours, une école a été annexée à la manufacture nationale de Sèvres. Elle a pour but de former des artistes et des artisans pour l'industrie privée. Elle comprend deux sections, l'une, d'application de l'art décoratif à la céramique; l'autre, d'application technique.

LA

MANUFACTURE DE SÈVRES

Parmi les manufactures nationales dont la France s'enorgueillit, celle de Sèvres occupa pendant longtemps le premier rang. Si elle ne l'a pas conservé, on peut, du moins, affirmer que sa réputation, surfaite ou non, n'a guère diminué. Sèvres est une des curiosités que ne manquent pas d'aller voir les provinciaux et les étrangers de passage à Paris. Il faut convenir qu'ils n'ont pas tort. Quelque opinion qu'on puisse avoir sur son rôle actuel, « l'Académie de la Céramique », comme on se plaît à appeler parfois la manufacture de Sèvres, — reste un établissement type, d'un puissant attrait tant par le passé qu'il évoque que pour les espérances qu'il permet d'entretenir. Son glorieux passé, nous ne le raconterons pas. Par quelle suite de longs et pénibles tâtonnements, par quelle série d'infructueux essais, d'expériences mille fois renouvelées, toute une pléiade d'artistes et de savants aux noms illustres, d'artisans habiles, parvinrent-ils à fabriquer ces ouvrages parfaits, vases, services de table, en porcelaine, que les connaisseurs se disputent à prix d'or, nous ne saurions le dire ici sans entrer dans des développements qui dépasseraient forcément le cadre de cette publication.

On nous permettra cependant de rappeler à grands traits les origines et les phases du développement de cet établissement.

Les origines en sont modestes. Vers 1740, une fabrique de porcelaine était établie à Chantilly. Ses produits étaient assez recherchés. Deux ouvriers qu'elle occupait, les frères Dubois, l'un sculpteur, l'autre tourneur, congédiés un beau jour pour des motifs peu honorables, croit-on, s'empressèrent de s'installer dans la tour du Diable, au château de Vincennes, et de travailler à leur compte, en utilisant les secrets de fabrication qu'ils avaient pu surprendre à Chantilly. Un troisième ouvrier, Gérin, s'adjoignit bientôt à eux. L'association, sans faire de brillantes affaires, réussit néanmoins à produire des pièces de porcelaine qui attirèrent l'attention des amateurs. Orry de Fulvy, dont le frère était directeur des Bâtiments du roi, s'intéressa à l'entreprise et lui fit donner, pour s'y loger confortablement, le manège du château de Vincennes. Les associés reçurent en même temps d'importants subsides du roi. Leur protecteur espérait qu'ils arriveraient à préparer une porcelaine très belle, grâce aux recherches et aux expériences auxquelles ils se livraient nuit et jour. Mais la fabrication ne s'améliora pas; elle était très coûteuse. Découragés par l'échec de leurs tentatives et effrayés à la pensée des dettes dont ils étaient accablés, les frères Dubois s'enfuirent, abandonnant tout leur matériel. Un de leurs amis, Gravant, qui les avait souvent conseillés et qui vivait dans leur intimité, s'était emparé de leurs notes de fabrication. Il prit la suite de l'entreprise, fut assez heureux pour trouver de nouveaux procédés d'application des couleurs, si bien que la manufacture prospérant et donnant de bons résultats, le roi octroya en 1745, à la Société exploitante, un privilège exclusif de trente années, pour l'« établissement de la manufacture de porcelaine, façon de Saxe, au château de Vincennes ».

Tous les bâtiments de la surintendance à Bel-Air furent aménagés pour la manufacture, qui commençait une carrière nouvelle. Des hommes de compétence reconnue sont placés à la tête de ses principaux services : le chimiste Hellot dirige l'atelier de chimie; Duplessis, le célèbre orfèvre de la cour, surveille les travaux des mouleurs, des tourneurs et des réparateurs. Déjà, à cette époque, les artistes de la manufacture de Sèvres sont réputés pour leur habileté décorative; leur exécution des fleurs en porcelaine est remarquable. Toute la société aristocratique veut avoir de ces fleurs peintes à Vincennes. On en vend en une seule année pour 36,000 livres. Le peintre



Atelier du grand coulage.



L'EXPÉDITION ANDRÉE AU POLE NORD. — Le départ du « Ormen ». — Photographies de M. Machuron.



Le coulage d'une tasse.

La manufacture occupe de nos jours une vaste superficie, au pied de la colline de Saint-Cloud. Lorsqu'on a franchi la porte d'entrée du bâtiment principal qui fait face à la Seine, et qu'on a laissé à gauche du péristyle les bureaux de la Direction, à droite les salles de vente et le Musée, on se trouve dans la cour des ateliers et le premier qui s'offre à la vue, au rez-de chaussée, est celui où se prépare la pâte à porcelaine, le *kaolin*. Cette opération préliminaire n'est pas celle qui exige le moins d'attention, car le succès des autres en dépend. Il importe, en effet, que le kaolin soit d'une absolue pureté si l'on veut obtenir des ouvrages d'une pâte parfaite. Pour atteindre ce résultat, il ne suffit pas d'employer la fleur de kaolin, le kaolin de première qualité, dût-on comme il arrive à Sèvres, le payer 20 francs les 100 kilogr., au lieu de 10 ou 12 francs qu'il revient à l'industrie privée. Non, il faut encore travailler longtemps et avec soin cette matière première. Mélangé avec une forte quantité d'eau, ce kaolin est malaxé dans des moulins à bloc, puis lavé et tamisé afin de permettre l'isolement du sable qu'il renferme. La matière ainsi obtenue, débarrassée par évaporation de l'eau qu'elle contient encore dans la proportion de 15 0/0, est réduite en poudre très fine. Mêlée avec 3 0/0 de ce sable que nous avons vu extraire naturellement, par décantation, et auquel on a imposé un malaxage qui l'a converti en poussière impalpable, la poudre de kaolin est versée dans une cuve et, de nouveau, broyée, pressée, pétrie. Elle sort en pâte. C'est en cet état que, couverte d'une faible couche d'eau, elle attend pendant des mois, dans des caissons, l'heure de son utilisation. A ce moment la pâte de kaolin revient, par les traitements successifs qu'on lui a fait subir, à 60 francs les 100 kilogr., le triple de son prix d'achat. Voyons donc les différents modes de façonnage de cette pâte. Ils varient suivant que les pièces à fabriquer sont de grande ou de petite dimension, de modèle simple ou compliqué. On en compte trois : le tournage, le coulage, et le moulage.

Très vaste, l'atelier de tournage, situé au premier étage, renferme une vingtaine de logettes avec l'ordinaire tour à potier. La plupart de ces tours sont actionnés mécaniquement. Quelques-uns cependant sont encore mis en mouvement à pied d'homme. Un premier ouvrier prend une *balle* de pâte — que des ouvriers ont préalablement battue longuement et avec méthode pour lui donner son maximum de plasticité, — et ébauche la forme. Le bloc travaillé par les doigts agiles de l'ouvrier en même temps que tourné, prend, peu à peu, l'aspect de l'objet qu'il s'agit de confectionner. L'ouvrier arrête son tour, pose l'œuvre qu'il vient d'ébaucher sur un plateau et la laisse sécher.

Au tour voisin s'accomplit la seconde opération du façonnage. Les pièces séchées — elles ne le sont bien qu'au bout de quelques jours — sont *tournassées*, c'est-à-dire mises au point avec un petit outil très tranchant qu'on nomme *tournassin*, qui permet, tandis que tourne toujours l'ouvrage, d'en accuser les détails, gorges, filets, moulures.

Pour certaines pièces, les soucoupes, les assiettes, les plats, l'ouvrier agit un peu différemment. Sur le tour est un moule. On répand sur ce moule une galette toute préparée de pâte, qu'on égalise avec l'éponge, puis l'ouvrier procède au *calibrage*. Le calibre est un profil en acier de la pièce qu'on veut obtenir. En le présentant à la pâte jetée sur le moule, la pièce ébauchée s'évide et prend très rapidement son dessin définitif. La fabrication des assiettes ne présente pas moins des

difficultés diverses d'exécution comme tout ce qui se fait à Sèvres, et l'assiette blanche avec filet revient à la manufacture à 5 francs.

Un autre procédé de façonnage, le *coulage*, est appliqué pour la fabrication des ouvrages de production courante *en creux* et pour les pièces importantes qu'il serait impossible de tourner à la main. On se sert alors comme matière de *barbotine*, nom donné à la pâte de kaolin suffisamment étendue d'eau pour être transformée en un liquide épais.

Les ouvriers de la manufacture de Sèvres n'ont pas, comme on pourrait le supposer, des salaires très élevés. Ils sont à la tâche et gagnent de 2,000 à 3,000 francs par an, suivant leur spécialité. Ceux qui font des assiettes gagnent environ 2,000 francs. Le tournage d'une assiette leur est compté de 12 à 20 centimes, le garnissage d'une pièce 10 centimes. Les ouvriers qui tournent les vases gagnent de 2,000 à 3,000 francs.

Les apprentis, dont le nombre est très restreint, restent trois ans à la manufacture sans rien gagner.

Le coulage des grosses pièces s'opère mécaniquement, par l'air comprimé, dans un atelier unique au monde. Le procédé, pour les profanes, paraît élémentaire. Le moule creux posé sur un plateau au ras du sol reçoit, par une canalisation, la barbotine d'une cuvette située au premier étage. Dès que le moule est plein, on le recouvre d'un couvercle muni d'un tuyau par lequel arrive de l'air à une assez forte pression. Toute la barbotine qui n'a pas adhéré au plâtre du moule se trouve ainsi chassée dans le réservoir d'où elle avait été envoyée. Ceci fait, il ne reste plus dans le moule, et l'entourant, que la couche de barbotine qui deviendra le vase désiré. Cette couche se trouve maintenue contre les parois par la force de l'air qui a comblé l'espace resté vide à la suite de la décantation. L'enveloppe de barbotine se rétrécit ensuite en séchant et se sépare d'elle-même de la paroi du moule.

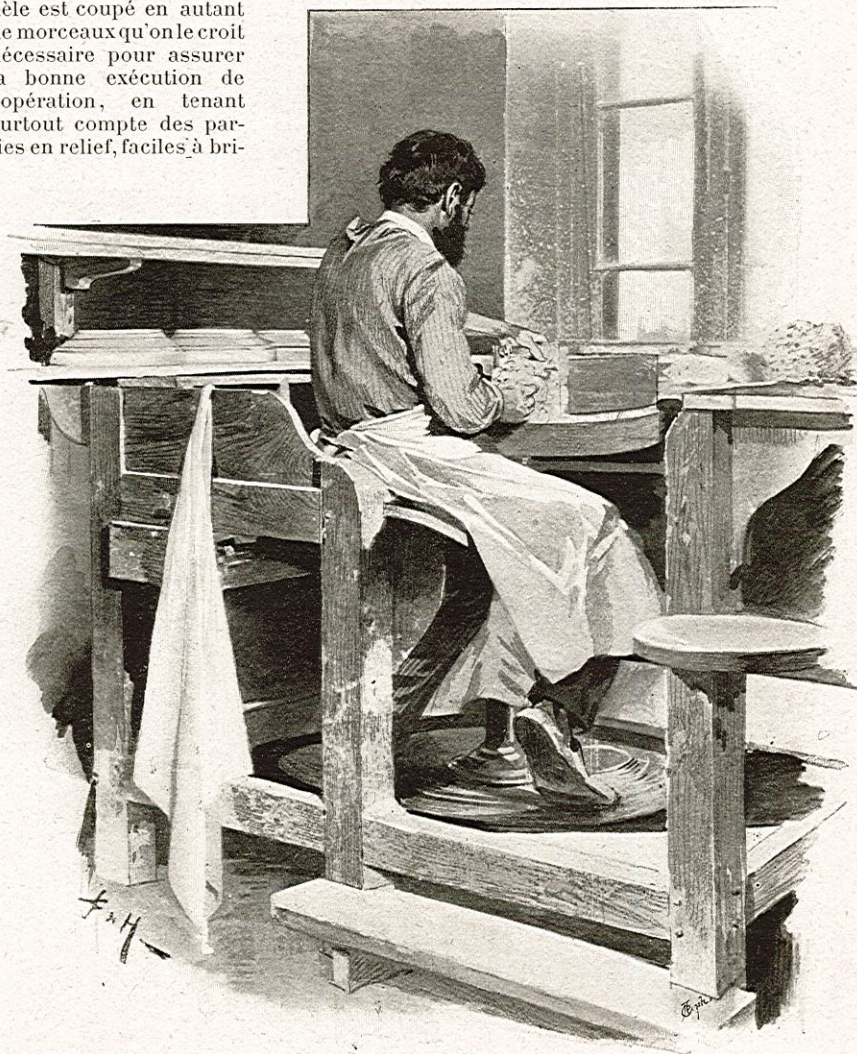
Le coulage des petites pièces, tasses, pots à sucre, *en creux*, se fait à la main. Veut-on des tasses à café? Dans des fontaines en zinc se trouve de la barbotine. On présente au robinet de l'un de ces récipients un moule en plâtre très sec qu'on emplit jusqu'au bord. Un phénomène fort simple se produit aussitôt. Le plâtre absorbe l'eau de la barbotine. Sans perdre de temps, l'ouvrier vide le moule. Une légère couche de pâte, 3 ou 4 millimètres environ s'est déposée sur la paroi du moule : la tasse mousseline est coulée. A l'aide d'un couteau palette, l'ouvrier détache le tour du bord. Deux heures plus tard, la tasse est retirée du moule. Un même moule peut servir sept ou huit fois de suite.

Le coulage des vases de petites dimensions s'effectue semblablement. Seulement, au lieu de renverser le moule pour le débarrasser de la barbotine, on laisse échapper celle-ci par un orifice inférieur.

Le coulage demande beaucoup d'habitude. Il importe de ne laisser ni trop ni trop peu de dépôt se former; ce n'est cependant pas la partie la plus délicate de la fabrication de la tasse. La difficulté commencée avec le garnissage. La pose du pied — mince bague qu'on colle avec de la barbotine gommée, — le bord à arrondir au tournassin, réclament une adresse extrême. Le collage de l'anse demande aussi beaucoup de légèreté de main. Les ouvriers qui, d'ordinaire, en sont chargés, ont beau être très adroits, ils cassent fréquemment les pièces qu'ils reçoivent pour les compléter. Les précautions les plus minutieuses sont prises cependant pour éviter ces accidents. L'emplacement de l'anse est tracé au crayon, puis l'anse est collée avec de la barbotine mise avec une palette naturelle assez originale, qui n'est autre qu'un petit os de jambonneau. Pour rien au monde, les ouvriers de Sèvres ne se serviraient d'une autre palette. Une observation se présente à l'esprit lorsqu'on regarde l'ouvrier colter des anses. Pourquoi les colle-t-il toutes de travers, le bas légèrement incliné à gauche? C'est que la cuisson les redresse toujours vers la droite.

La description que nous venons de donner du coulage des pièces en creux et plus particulièrement de la tasse mousseline, ne s'applique pas aux ouvrages ordinaires, aux tasses communes, par exemple. Celles-ci sont faites à la masse, ébauchées au tour d'abord et tournassées.

Le troisième procédé de façonnage est le *moulage*. Quand l'artiste sculpteur a créé son modèle, des ouvriers le moulent par les moyens connus. Le modèle est coupé en autant de morceaux qu'on le croit nécessaire pour assurer la bonne exécution de l'opération, en tenant surtout compte des parties en relief, faciles à bri-



Le calibrage des assiettes.

ser. Ces morceaux sont plâtrés; après quoi le mouleur les imprègne de pâte en ayant soin de l'aplatir avec le pouce partout afin d'arriver à obtenir une empreinte fidèle. Le moule fait, on tire des éditions avec facilité. Les épreuves tirées ne sortent pas du four absolument parfaites au modèle : elles sont réduites d'un dixième à la cuisson par l'évaporation de l'eau.

Le système de façonnage par le moulage est de préférence employé pour la fabrication des bustes, laquelle est fort importante. Ce qu'on produit de têtes de grands hommes, passés ou présents, à Sèvres! On y travaille encore en ce moment une quantité de bustes de M. Casimir-Perier qui furent commandés pour les préfectures et les ambassades au temps où cet homme d'Etat était président de la République. M. Casimir-Perier est descendu du pouvoir, mais ses bustes s'achèvent à Sèvres pendant que sont entrepris ceux de son successeur à l'Élysée, M. Félix Faure, destinés sans doute aux mêmes palais officiels. Sculpteurs et réparateurs apportent d'ailleurs une égale conscience à promener l'ébauchoir ou la gouge dans le passé et dans le présent, sur la face de l'ancien président et sur celle du nouveau, qui se font vis-à-vis.

Tournées, coulées ou moulées, les pièces fabriquées ne viennent pas sans défauts malgré l'habileté des ouvriers, sans des tares à peine apparentes très souvent, il est vrai, mais que la manufacture doit à son renom de dissimuler. Plusieurs réparateurs sont chargés de cette tâche: ils s'en acquittent avec un talent véritable qui leur vaut d'être traités sur un pied d'égalité avec les artistes de l'établissement, peintres et sculpteurs. Rien ne doit échapper à leur œil exercé : ils assemblent les parties de moulage pour constituer le moule complet, mastiquent les trous, poussent à l'extrême limite possible du fini la sculpture des



Fabrication des tasses : la pose des anses.

groupes. Ce sont aussi les réparateurs qui garnissent de leurs anses ou de leurs ornements saillants les pièces qu'on ne peut faire d'un seul coup.

Quel qu'ait été le mode de leur fabrication, les pièces sont, à ce moment, en état de recevoir l'émail translucide appelé à glacer si joliment leur surface. Mais il faut, auparavant, affermir la pâte dont elles sont formées afin de pouvoir ensuite la travailler de nouveau, s'il en est besoin, soit pour la graver, soit pour la sculpter. On procure de la solidité à la pièce en l'exposant à un premier feu dit de dégorge.

Le feu, dans l'industrie porcelainière, joue un rôle considérable. Sous son action, plus ou moins précipitée ou violente, qu'il est difficile de régler, les ouvrages les mieux préparés éclatent ou se déforment, les couleurs fondent, se combinent. Une surveillance attentive, ininterrompue des progrès de la flamme est nécessaire. L'impossibilité reconnue de diriger à volonté des feux doux ou violents impose l'obligation d'avoir deux sortes de fours, les uns pour les petits feux, les autres pour les grands feux. On est parvenu, à Sèvres, à combiner ces deux fours de façon à n'en former qu'un seul. Le four — grosse cloche en briques réfractaires, occupant le rez-de-chaussée, se termine en globe au premier étage.

C'est dans le globe — liché par les flammes mais n'en étant pas atteint directement — que les pièces façonnées sont introduites, pour y subir l'étreinte d'un feu modéré qui les cuira à moitié. A leur sortie, elles sont prêtes pour l'émaillage. La composition de l'émail — pas plus d'ailleurs que celle de la pâte à porcelaine — n'est un secret. De la pegmatite calcinée et broyée avec du quartz, puis délayée dans de l'eau, voilà de quoi procurer à la porcelaine la couverture qui fait son charme principal.

Trois systèmes d'émaillage sont en



Les mouleurs-réparateurs.



L'émaillage par immersion.

usage à la manufacture de Sèvres; par immersion, par insufflation et par volatilisation. L'opération de la pose de la couverte est toujours précédée d'un époussetage absolument indispensable, si l'on ne veut pas s'exposer à trouver des taches sous l'émail après la cuisson. Une salle est réservée à cette opération d'un caractère assez pittoresque : les ouvrières, debout, la tête et les épaules enveloppées d'un voile de mousseline blanche, dirigent sur les pièces à nettoyer des jets d'air. L'époussetage se fait de la sorte très rapidement et mieux assurément qu'à la main.

Des trois systèmes d'émaillage, le dernier, par volatilisation, est le moins employé. Il consiste à laisser volatiliser dans le four, pendant la cuisson des pièces, des produits chimiques qui, en se répandant sur celles-ci, alors qu'elles sont incandescentes forment la couverte émaillée.

Les pièces de fabrication courante sont émaillées par immersion. Le bain de pegmatite est préparé dans un baquet de bois. Des ouvrières apportent les objets à l'ouvrier émailleur qui, avec un tour de main remarquable, ne variant pour ainsi dire jamais, plonge plats ou assiettes le temps strictement nécessaire pour les revê-



La retouche des Biscuits.

tir de la quantité d'émail qui leur convient. Après le trempage, les ouvrières font les retouches, enlèvent les bavures, remettent s'il en manque par place un peu d'émail au pinceau.

Il semble qu'il serait matériellement impossible de traiter de la même façon les grosses pièces, d'un maniement difficile. Les résultats toujours incertains seraient aussi excessivement coûteux. Comment descendre dans une cuve large et profonde ces pièces? Comment, en admettant qu'on les y puisse plonger, arriver à leur imprimer le mouvement à la fois léger et prompt qui doit les recouvrir d'une couche uniforme d'émail?

On s'y prenait cependant ainsi autrefois. Mais, à ce procédé défectueux, on a substitué un procédé plus pratique et plus économique, qui donne des résultats excellents. Le vase dont il s'agit de faire la couverte est posé sur une selle de sculpteur que tourne un ouvrier au fur et à mesure des besoins. Un autre ouvrier est armé d'un vaporisateur contenant l'émail et qui fonctionne sous la pression de l'air comprimé. Cet ouvrier n'a qu'à diriger sur les endroits à émailler le jet du vaporisateur. L'émail se fixe alors avec toute la précision désirable. L'application de ce système réalise un progrès de fabrication qui se chiffre par une économie dont on pourra se faire une idée quand on saura que la même pièce qui nécessite l'emploi de 2 kilogr. d'émail en demandait pour être couverte, par l'ancien procédé, 100 kilogr.! L'émaillage à l'insufflateur présente d'autres avantages précieux; il est d'une grande régularité. Grâce à lui, les ouvriers parviennent à donner aux parties décorées les épaisseurs voulues, à les nuancer et à les dégrader exactement suivant les indications fournies par le chef de la fabrication.

Toutes les pièces qui sortent de Sèvres ne sont pas émaillées. Nombre d'entre elles restent à l'état mat. Ce sont celles en biscuit. La pâte à laquelle on donne ce nom est une composition de kaolin et de pegmatite. Elle diffère donc très peu de la pâte à porcelaine généralement employée. Mais elle est surtout plus belle; on ne l'émaille pas et on la cuit avec des feux oxydants, c'est-à-dire sans introduire dans le four ni fumée ni flamme.

ALBERT MONTHEUIL.

(A suivre.)

L'émaillage à l'insufflateur



Histoire. — Philosophie. — Voyages.

Lettres inédites de Napoléon I^{er} (an VIII — 1815), publiées par Léon Lecestre. 2 vol. in-8°, Plon, 15 fr.

Ces deux volumes, comme l'on sait déjà, ne se composent pas de lettres nouvellement découvertes, et ne forment pas un simple appendice aux vingt-huit volumes de la *Correspondance de Napoléon*. La plupart des lettres qu'ils comprennent ont été omises à dessein par les éditeurs de la *Correspondance*, en raison de leur caractère trop intime, mais surtout parce que Napoléon s'y exprimait en termes trop libres à l'adresse de ses frères et de ses familiers. Aussi ne faut-il pas s'étonner si ces lettres, publiées à la suite et séparées des autres, font apparaître leur auteur comme un despote dur, exigeant, quinteux, et de méchante humeur : et rien n'est étonnant, au contraire, comme l'étonnement même qu'on paraît en avoir éprouvé ces jours derniers, lorsque les journaux ont publié quelques-unes de ces lettres. Qu'une *correspondance* uniquement faite de lettres de reproches ne montre pas son auteur sous un jour sympathique, cela n'est que trop naturel ; et il n'y a pas d'homme si doux à qui il ne soit, par instants, arrivé de se plaindre ou de se fâcher. Cessons donc de dire et de croire que l'intéressante publication de M. Lecestre nous ait révélé en Napoléon un tyran jusqu'ici inconnu ; elle ne nous a, en réalité, rien révélé du tout, sauf d'innombrables détails d'histoire, dont quelques-uns ne manquent pas d'importance ; mais faute de nous montrer Napoléon sous un jour nouveau, elle achève du moins, par l'effet même de son raccourci, de nous faire sentir la prodigieuse et vraiment surnaturelle activité de cet homme qui, à travers les circonstances les plus graves, ne cessait point de s'intéresser aux plus petites choses, qui signalait au ministre de la police les désordres survenus dans les départements, et qui de Dresde, en 1813, envoyait à Paris une liste de gratifications pour des comédiens.

Le Socialisme en Angleterre, par Albert Métin. 1 vol. in-18 de la Bibliothèque d'histoire contemporaine, Alcan, 3 fr. 50.

De tous les pays où fleurit en ce moment le socialisme, l'Angleterre n'est certes pas celui où il fait le plus de bruit, mais peut-être n'y, en a-t-il pas où il fasse plus de besogne, ni où ses progrès soient plus sûrs, plus constants, et plus sérieux. C'est ce que maints symptômes déjà nous avaient fait soupçonner, et c'est ce qu'achève de nous prouver, avec une extrême abondance de documents divers, le très intéressant ouvrage de M. Métin. Nous y voyons bien, en vérité, que le socialisme anglais a toujours revêtu, et continue à revêtir les formes les plus différentes, depuis le modérantisme des Fabians jusqu'à l'anarchisme le plus radical ; mais sous toutes ces formes il garde un caractère pratique qu'il n'a, croyons-nous, nulle part ailleurs, et qui lui permet d'exercer sur la foule une action directe : sans compter que, si différentes que soient les théories, elles ne font toutes que stimuler chez l'ouvrier anglais un instinct de résistance qui lui est, en quelque sorte, naturel et inné. On trouvera d'ailleurs, en tête du livre de M. Métin, toute une série de considérations des plus ingénieuses sur ces traits à la fois généraux et spécifiques du socialisme anglais, grâce auxquels il n'y a pas jusqu'au socialisme chrétien qui ne joue son rôle dans la graduelle émancipation du prolétariat d'Outre-Manche.

Introduction à la médecine de l'esprit, par le Dr Maurice de Fleury. 1 vol. in-8° de 477 pages, Alcan, 7 fr. 50.

« En ces années dernières nous avons vu la médecine s'occuper glorieusement de philosophie, d'histoire, et de jurisprudence : pourquoi le domaine de l'art lui serait-il interdit ? » C'est M. Maurice de Fleury qui nous le demande ; et il se met aussitôt en devoir de nous prouver que la médecine peut s'occuper « glorieusement » de littérature. Il ne nous le prouve pas, en vérité, par son exemple personnel, car on ne saurait imaginer une littérature plus inexpérimentée, plus confuse, plus incohérente, plus prétentieuse à la fois et plus vide que la sienne ; et il y a dans son livre trois ou quatre chapitres où l'on dirait même qu'il ne s'est pas donné la peine de relier ensemble les vieilles chroniques de journal qu'il y reproduisait bout à bout. Mais c'est le plus sérieusement du monde qu'il réclame, pour les médecins ses confrères, l'autorité suprême en matière d'art et de littérature, comme au reste en toute matière. Jamais encore personne ne s'est avisé de célébrer aussi ouvertement la toute-puissance du médecin dans notre société moderne ; et par là ce livre, si mal composé et si mal écrit qu'il soit, n'en a pas moins toute l'importance d'un signe des temps.

A travers la Norvège et le Spitzbergen, par Maurice Letellier. 1 vol. in-4°, avec une carte. Lamulle et Poisson, 6 fr.

On ne saurait évidemment songer à comparer ce journal de voyage de M. Letellier avec celui de M. Nansen, ni au point de vue de l'importance de ses résultats scientifiques, ni même au simple point de vue de l'agrément littéraire. M. Letellier ne se pique pas d'avoir rien découvert, et maints secrets du métier d'écrire semblent jusqu'à présent lui avoir échappé. Mais il a mis une

conscience parfaite à noter jusqu'aux moindres détails de ce qu'il a vu dans sa petite excursion, et son livre, à défaut d'autre intérêt, a celui d'une franchise qui n'est point sans charme. Peut-être seulement l'auteur aurait-il pu se dispenser de décrire avec tant de liberté, après les avoir nommés en toutes lettres, ses compagnons et compagnes de voyage. Que va dire, par exemple, si le livre lui tombe entre les mains, M. Betcher, de Londres, « jeune blondin, tout aussi insignifiant que « cokney » ? Que va dire M. Burge (J. J. C.), négociant de Baltimore, dont nous apprenons qu'il « voyage par convenance beaucoup plus que par goût » et « paraît encore très accessible au charme du sexe faible » ? Et le révérend Ramney, « pasteur parfaitement ennuyeux », et M. Franklin « vieux magistrat tout caduc » ?

En Congé : Egypte, Ceylan, Sud de l'Inde, par Georges Noblemaire. 1 vol. in-18, Hachette, 3 fr. 50.

Il serait bien à souhaiter que toutes les personnes ayant des congés les employassent d'une façon aussi agréable pour eux, mais surtout pour nous, que l'auteur de cette charmante relation de voyage. Et si peut-être nous nous apercevons, çà et là, que M. Noblemaire a vu un peu trop vite les pittoresques et poétiques pays qu'il a visités, du moins devons-nous lui savoir gré d'en avoir gardé une impression aussi forte, et de l'avoir traduite d'une aussi vivante façon. Son séjour à Ceylan, en particulier, nous vaut quelques pages d'une couleur admirable, et vraiment imprégnées d'un parfum d'Orient. Encore les descriptions ne sont-elles pas le seul attrait du livre : à tout instant elles s'entremêlent de réflexions ingénieuses, de fines comparaisons, de jugements qui attestent, chez ce jeune voyageur, un instinct délicat de l'idéal sous toutes ses formes.

Sur la côte : gens de mer, par Charles le Goffic. 1 vol. in-18, Colin, 3 fr. 50.

S'il y a des livres inutiles, le livre de M. le Goffic n'est certainement pas de ceux-là. Avant même de paraître il a déjà produit les effets les plus heureux ; et l'auteur n'a que trop raison de s'en féliciter. A peine avait-il publié dans une revue quelques fragments de ses *gens de mer* que, nous dit-il, « Bordeaux et Marseille fondaient sur le plan que nous proposons, des maisons de marine, » que « le congrès des Sables-d'Olonne se prononçait, après nous, sur l'opportunité d'une extension des droits de l'inventeur d'une épave », et qu'au Havre « on parlait d'une restauration de l'armement baleinier. » Que sera-ce donc maintenant qu'on a le livre tout entier ? Et qu'aurait-ce été si, non content de recueillir, en effet, sur les *gens de mer* normands et bretons des observations assez curieuses, M. le Goffic avait encore pris la peine de les rendre vivantes, de les revêtir d'une forme artistique, et de les traduire en un style un peu personnel ?

Dernier Voyage de la reine de Navarre, Marguerite d'Angoulême, et de Jeanne d'Albret aux bains de Cauterets (1549), par Félix Frank. 1 br. in-8°, de 112 pages, Toulouse, Edouard Privas ; Paris, E. Lechevallier.

Cette étude critique et historique, pleine de documents inédits, contient entre autres précieuses trouvailles des épîtres en vers de la reine de Navarre et de sa fille, restées ignorées jusqu'ici des historiens de ces princesses et des éditeurs de leurs œuvres. M. Félix Frank, à qui l'on doit déjà une remarquable édition des poésies de Marguerite d'Angoulême, s'est pris d'une véritable passion pour toutes les recherches concernant la vie, le caractère, et les écrits de l'illustre sœur de François I^{er} : de là cette ardeur persévérante qu'il met à reconstituer son œuvre complète et à établir jusqu'aux moindres détails de sa biographie, en se fondant sur des documents rigoureusement contrôlés. Un appendice, consacré à l'histoire du vieux Cauterets et de ses thermes, complète cette intéressante étude : il abonde, lui aussi, en anecdotes piquantes et en documents imprévus.

Littérature. — Roman.

Voltaire, études critiques, par Edme Champion. 1 vol. in-18, Colin, 3 fr. 50.

Comme la sagesse des nations est sage, quand elle nous met en garde contre de maladroits amis ! Toutes les sévérités de Veuillot et des auteurs catholiques ont moins fait pour déprécier Voltaire que ne ferait, si on le prenait au sérieux, l'éloge enthousiaste de M. Champion. Et ce n'est pas en appelant Voltaire le « Don Quichotte des malheureux », en exaltant sa bonté et son abnégation héroïques, que M. Champion risque le plus de lui nuire, malgré la trop évidente ingénuité que dénotent de pareils jugements ; mais ne s'avise-t-il pas, dans la plupart des chapitres, de nous présenter l'auteur de *Candide* comme une sorte de Béranger de son temps, un libre penseur modéré, parlant du juste milieu en toutes choses ! Et ne va-t-il pas jusqu'à prétendre que, dans *Candide* même, Voltaire a simplement voulu se placer à mi-chemin entre l'optimisme et le pessimisme !

Morceaux choisis de Victor Hugo : Prose. 1 vol. in-16, de 504 pages, Delagrave, 3 fr. 50. — *Œuvres posthumes de Victor Hugo : En Voyage, France et Belgique*. 1 vol. in-18, avec dessins de Victor Hugo, Hetzel, 2 fr.

Victor Hugo est un si merveilleux écrivain que toutes les occasions sont les bienvenues qui nous permettent de le relire, fût-ce en menus

tranches découpées, ou dans une petite édition populaire. Les tranches découpées dans ses œuvres de prose par M. Steeg, sont d'ailleurs, en général, très habilement choisies, encore que nous puissions regretter de ne pas y trouver, par exemple, quelques extraits de l'*Histoire d'un Crime* au lieu de l'*Éloge*, un peu académique, de *Casimir Delavigne*. — Et quant à l'édition populaire de ses œuvres complètes, nous ne saurions trop nous féliciter d'y voir figurer désormais les « œuvres posthumes », qui, sans avoir à coup sûr la magnifique perfection des livres publiés de son vivant par le poète lui-même, abondent cependant en pages admirables, et achèvent d'attester la prodigieuse variété de son génie.

Voyageuses, par Paul Bourget. 1 vol. in-18, Lemerre, 3 fr. 50.

Nous n'arrivons pas à comprendre l'étrange besoin qu'éprouve M. Bourget de nous faire croire toujours qu'il a assisté personnellement aux aventures qu'il nous raconte, et de nous expliquer tout au long dans quelles circonstances il y a assisté. N'a-t-il pas imaginé cette fois de nous présenter tout son nouveau recueil de contes comme des extraits de son journal de voyage, tandis que, fort heureusement pour nous, il n'y a pas l'ombre d'un doute que ce sont de vrais contes, inventés, composés, et mis au point avec l'adresse ordinaire de M. Bourget ? Nous ne songerions pas à nous plaindre d'un travers en somme assez excusable, si précisément ces interminables préparations, ces soi-disant confidences personnelles entremêlées aux récits, si tout cela ne finissait par embarrasser très souvent le récit lui-même, sans compter la monotonie qui en résulte pour l'ensemble du volume, au lieu de l'unité que, peut-être, M. Bourget s'est figuré lui donner par cet artifice.

Pauline Fossin, par Ernest Daudet. 1 vol. in-18, Plon, 3 fr. 50.

Pauline Fossin est la fille d'un drôle qui, le plus ingénument du monde, imagine de faire chanter l'avocat Daubrun, en refusant de lui rendre certains papiers qu'il en a reçus en dépôt. Mais Pauline, âme droite et noble, informée du dessein de son père, dérobe les papiers, les rapporte à Daubrun et fait si bien que celui-ci finit par la prendre pour femme, malgré le mauvais renom de son père, qui d'ailleurs éclaircit la situation en passant dans l'autre monde. C'est là, en quelques mots, le sujet de ce roman, qui n'a peut-être pas l'intérêt, ni l'originalité des romans ou autres récits historiques de M. Ernest Daudet, mais qui n'en est pas moins écrit avec un extrême souci de vérité psychologique, et où il y a même une figure d'un relief saisissant : non pas, hélas ! celle de l'héroïne, mais celle de son vieux coquin de père, digne pendant des hommes d'affaires les plus réussis de Balzac.

La Tentatrice, par J.-H. Rosny ; — *Nouvel Amour*, par le même. 2 petits vol. de la collection du « Lotus Bleu », illustrations de L. Marold et A. Calbet. Borel, chaque vol. 1 fr.

Il n'y a rien à dire de deux nouvelles qui forment la partie littéraire de ces agréables petits volumes : M. Rosny ne s'est point mis pour elles en frais d'invention, ni même de style ; et l'on y chercherait en vain l'étonnant appareil scientifique qui donne d'ordinaire à ses romans un caractère à la fois si baroque et si amusant. Ce sont des aventures d'amour assez banales, où à peine quelques mots d'astronomie, çà et là viennent mêler une note un peu imprévue. Mais l'illustration est charmante, et plusieurs des images qui ornent la *Tentatrice*, notamment, ont une grâce tout à fait spéciale. Et si nous n'ajoutons pas que l'impression typographique des deux petits volumes est, elle aussi, charmante, c'est que nous avons décidément quelque peine à trouver du charme à une impression correcte, élégante, et agréable à l'œil, mais qui a le grave défaut d'être à peu près illisible.

POÉSIE. — *Nouveaux Petits Poèmes et Poésies diverses*, par Stephan Borel. In-18, Lemerre, 3 fr. ; — *Au gré du vent*, par Paul Seure, avec une lettre-préface de M. Jules Lemaitre. In-18, 4 fr. — *Dans la paix du soir*, par Pierre Courtois. In-16, Perrin, 3 fr. 50. — *Les Frissons*, par Ch. de Saint-Cyr. In-18, Chamuel, 2 fr. 50. — *Le Chemin*, par François Devienne. In-18, bibliothèque patriotique du « Réveil de la France », 3 fr. 50.

ROMAN. — *Stéphanelle*, par René Bazin, illustrations de Vuillemin. In-12 de la Collection des « Romans honnêtes », Mame, 3 fr. ; — *Cœurs naïfs*, par Marcel Luguet. In-12, 3 fr. — *Orphelins d'Alsace*, par Paul Bertnay. 2 vol. in-12, Paul Dupont, 7 fr. — *L'Envers du mal*, par Pierre Vierge. In-18, Flammarion, 3 fr. 50 ; — *Belles de jour et Belles de nuit*, par Jules Lévy. In-18 de la collection des « Auteurs gais », 3 fr. 50. — *Foudroyé*, par Jules Mary. In-18, Mongredien, 3 fr. 50. — *Ami des Jeunes*, par Jules Prévieux. In-18, Plon, 3 fr. 50.

DIVERS. — *Nouvelles études sur les tempêtes : cyclones, trombes ou ouragans*, par H. Faye. 1 vol. in-8°, avec 18 fig., Gauthier-Villars, 4 fr. 50. — *Lima et ses environs*, tableaux de mœurs péruviennes, par Camille Pradier-Fodéré. 1 vol. in-8°, A. Pedone, 4 fr. — *Les Communes mixtes et le Gouvernement des indigènes en Algérie*, par... 1 broch. in-8° de 123 pages, A. Challamel, 3 fr. — *L'Etat indépendant du Congo à l'Exposition de Bruxelles-Tervueren* ; ouvrage publié sous la direction du commandant Liebrecht. 1 gros vol. in-8°, illustré, Lebegue et C^{ie}, à Bruxelles, 2 fr. 50. — *Répertoire des faits politiques, sociaux et économiques de l'année 1896*, par A.-S. Grenier. 1 vol. in-8°, avec plus de 500 portraits, Berger-Levrault, 7 fr. 50. — *Catalogue des camées de la Bibliothèque nationale*, par H. Babelon. 1 vol. in-8° et 1 album de 76 planches, Leroux, 40 fr.

Les champs d'épuration et la production du lait. — Dans une importante étude qu'il vient de lire à la Société d'agriculture, M. Paul Vincey a montré comment les deux questions de l'épuration des eaux d'épout et de la production du lait, étaient intimement liées.

D'une part, en effet, il est maintenant démontré que, entre les productions de toute nature des champs d'épuration, la prairie nécessite les moindres frais de main-d'œuvre, donne les plus hauts rendements bruts et assure l'épuration de la plus grande quantité d'eaux usées.

Et, d'autre part, l'excellente influence des fourrages frais pour la production des bêtes laitières se traduit par des chiffres qui en montrent l'inappréciable valeur.

Vers le milieu d'avril, quand on remplace, dans l'alimentation des vaches laitières, le foin par l'herbe fraîche des prairies irriguées aux eaux-vannes, l'accroissement de richesse en beurre du lait peut dépasser 35 0/0, et l'augmentation de rendement en lait peut elle-même approcher d'un cinquième (18 0/0).

Ainsi, au lieu de 15 litres d'un lait *passable*, une bête mise au vert avec l'herbe d'irrigation peut produire 19 litres d'un lait *riche*.

Or l'Assistance publique, dont les établissements consomment par jour près de 10,000 litres de lait, s'occupe de la création d'un établissement central de production et de stérilisation de son lait à la fois alimentaire et médicamenteux ; et M. Paul Vincey fait remarquer à juste raison que toutes les circonstances militent en faveur du mariage de ce projet avec le programme municipal d'épuration agricole des eaux d'épout.

L'auteur indique Pont-de-Confians, à l'endroit où se rejoignent les vallées de l'Oise et de la Seine, comme la localité qui conviendrait le mieux à cette utilisation spéciale des eaux d'épout de la ville de Paris. Dans un rayon de 12 kilomètres autour de ce point, 4,000 hectares seront bientôt irrigués, et si 1,500 hectares étaient affectés à la culture de prairies et à la production laitière, 2,000 vaches y assureraient bientôt la production annuelle complémentaire de 2 à 4 millions de litres de lait dont l'Assistance publique a besoin.

En tout cas, ce cycle économique de la transformation des eaux d'épout en lait de première qualité mérite d'être activement patronné par les hygiénistes.

Automobilisme et industrie chevaline. — La bicyclette, qui a déjà fait disparaître quelques excellentes choses — le canotage, entre autres — et qui, s'il faut en croire les auteurs, promet le succès des meilleurs romans, commence à faire sentir à l'état aigu son action funeste sur l'industrie chevaline, au moins dans le Nouveau-Monde.

Les journaux américains signalent en effet les résultats désastreux de la concurrence entre *automobiles* et *hippomobiles*. Il paraît que, dans les provinces de l'Ouest en particulier, l'on voit de grands troupeaux de chevaux errer sur les collines sans que leurs propriétaires en prennent plus le moindre soin. Sur certains marchés, les prix des chevaux varient maintenant entre 3 et 15 dollars, soit de 15 à 75 francs.

On estime qu'il y a, sur le territoire oriental de Washington, environ 10,000 chevaux dont les possesseurs aimeraient à être débarrassés. Dans l'Orégon, l'on voit, le long des routes, des troupeaux entiers de chevaux qui, faute d'herbe à manger, se rongent mutuellement la crinière et la queue. L'hiver dernier en a fait de véritables hécatombes.

Mais comme la viande de cheval est très comestible, des établissements d'équarrissage se sont installés, pour tuer les chevaux et en expédier la viande en Europe.

Un arbre incombustible. — Chaque année, à la fin de la saison sèche, dans les llanos ou plaines des régions méridionales de l'Amérique du Nord, c'est une coutume de mettre le feu aux hautes herbes qui couvrent ces plaines, pour faire place à une jeune végétation et préparer ainsi les gras pâturages de l'année suivante.

Or, malgré ces incendies méthodiques et annuels, un arbre arrive à se développer dans ces plaines ; cet arbre, vraiment incombustible, est le charpato (*Ropala obovata*). Assurément il ne s'agit pas d'un arbre de haute stature, à branches foisonnantes et à feuillage épanoui, et c'est à peine si le Ropala peut atteindre 5 ou 6 mètres de haut, et 30 centimètres de diamètre ; mais enfin il vit, et ses branches, malgré leurs formes bizarres, tordues comme par la douleur, portent des feuilles reconnaissables. Quant à ses fleurs, elles ne représentent plus guère que de petits clous, à peine visibles ; ce qui n'empêche que les graines en sont dispersées au loin par le vent, grâce aux ailes membranées dont elles sont pourvues, et qu'elles deviennent l'origine de plantations serrées qui paraissent dues à la main de l'homme.

Or, ce qui protège le charpato contre l'action du feu, c'est son écorce, dont l'épaisseur dépasse 12 millimètres et qui est formée de couches superposées et serrées les unes contre les autres.

C'est là un curieux exemple d'adaptation d'un végétal à des conditions d'existence précaires. Il faut remarquer d'ailleurs que le charpato, très bien armé contre le feu, lutte très mal pour l'existence avec les autres arbres, et qu'il succombe rapidement dans les régions où il n'est pas seul à vivre.



L'atelier de décoration.

LA

MANUFACTURE DE SÈVRES

(Suite. — Voir notre dernier numéro.)

Couvertes de leur émail, les pièces doivent enfin affronter la véritable épreuve du feu. Nous l'avons dit : dans l'industrie porcelainière, le feu est une difficulté contre laquelle viennent se heurter les efforts les plus intelligents. On conçoit que des précautions multiples soient prises pour tourner cette difficulté. L'opération de l'*enfournement* des pièces pour la cuisson est faite avec des soins extrêmes qui redoublent lors du défournement.

Mais avant de montrer, par le détail, comment s'effectue la mise des pièces dans les fours et leur défournement, il convient au préalable d'expliquer pourquoi tous les objets ne sont pas exposés aux mêmes feux et quelles différences de fabrication résultent de ces cuissons diverses.

Ce que sont les fours nous l'avons indiqué. Le four proprement dit, qui repose sur le sol, au rez-de-chaussée, a 7 mètres de diamètre; il se termine au premier étage en un *globe*, où la chaleur est beaucoup plus douce, puisque les flammes n'arrivent qu'indirectement. Le *globe* peut être considéré comme un « séchoir ». Les pièces sortant des mains du potier, du tourneur, s'y solidifient, s'y débarrassent de leur humidité première, y prennent de la consistance.

Pour la cuisson, les pièces de porcelaine sont rangées en deux classes : les pièces de grand feu ou *feu de four*, celles de petit feu ou *feu de moufle*. Dans le *four*, la température atteint 1,800 degrés. Les pièces qu'on y place sortent inaltérables, leur durée est illimitée.

Le feu de moufle ne dépasse guère 800 degrés. Qu'est donc le moufle? Le *moufle* est un petit four carré d'une contenance égale au vingtième environ de celle du *four* ordinaire. On en fait usage pour la décoration désignée sous le nom de décoration de *petit feu*, la dorure, les lustres, les reflets métalliques et les peintures d'éphémère durée. Les porcelaines de Sèvres dont les sujets décoratifs reproduisent tous les tons de la palette du peintre sont cuites au *moufle*, au petit feu. Après quelques années d'usage, ces décorations s'effacent, disparaissent.

Au contraire les peintures cuites au grand feu *tiennent* toujours; vitrifiées elles sont indestructibles, mais elles ne viennent pas toutes également bien.

Préparer un four est donc un travail très délicat. L'ensemble de cette opération, qui reçoit le nom d'*encastage*, dure plusieurs heures. Les pièces à cuire sont placées, *casées* dans des enveloppes en terre réfractaire fabriquées à la manufacture même et qui leur servent d'isolateurs. Ces étuis protecteurs, ronds ou ovales, dénommés *cazettes*, servent aussi de support aux pièces. Placés les uns sur les autres, ils sont jointurés avec de la terre glaise afin d'empêcher les flammes d'y pénétrer.

Quand l'*encastage* est fini, on voit ce qui se passe dans le four allumé par les



Le globe.



Le défournement.



L'enfournement.

visières. Ce sont des regards vitrés, d'où l'on suit les progrès de la chauffe au moyen d'un indicateur de porcelaine, ou *montre*.

C'est au degré de transparence de cette *montre* qu'on reconnaît si la cuisson est suffisante. Huit à neuf heures sont nécessaires au refroidissement du four; alors commence le *défournement*, opération toujours semblable à la précédente et cependant toujours sensationnelle. C'est qu'une fournée représente plusieurs milliers de francs et qu'on ne sait jamais si un moment d'inattention, un accident imprévu, un défaut de préparation de la pâte, ne seront pas cause de la perte de ces pièces. Songez qu'on attend quelquefois la sortie d'ouvrages qui ont coûté plusieurs mois de travail à des collaborateurs divers. Quelle désolation pour ceux-ci quand leur œuvre est manquée! Assemblés autour du four, tous regardent avec anxiété sortir les pièces des cazettes. Le chef de la fabrication — c'est, depuis quelques années, un porcelainier du Cher, très expert en la matière, M. Baudin — examine en détail chacune d'elles, formule ses observations sur le travail de cuisson et les consigne sur un registre. Depuis les débuts de la manufacture on procède de cette façon et les registres des procès-verbaux de défournement constituent la plus riche collection de renseignements qu'on puisse consulter sur l'action du feu dans la fabrication de la porcelaine. On estime que la fournée est réussie lorsqu'elle a procuré un tiers d'objets tout à fait parfaits, un quart de bons, quinze pour cent de passables, le reste, vingt-cinq à trente pour cent, considéré à Sèvres comme mauvais, serait utilisé dans l'industrie privée et trouvé très convenable même. Autefois ces pièces étaient cédées à prix bas à des marchands qui s'empresaient de les décorer plus ou moins finement et de les revendre au détriment de la réputation artistique de la Manufacture. Pour éviter ces fraudes, les pièces non acceptées à la sortie du four sont cassées.

Si, pour ne pas compliquer cette description, nous supposons qu'il n'y avait dans le four que des pièces en blanc, il nous restera à connaître les procédés à employer pour obtenir la décoration. Ces procédés sont de deux sortes. Ou les pièces sont décorées sur la porcelaine *dégourdie*, qu'on émaille ensuite et qui passe au four de 1,800 degrés, ou les couleurs sont appliquées sur de la porcelaine blanche, par conséquent déjà cuite, qui ne supporte plus qu'un feu de moufle.

Dans le premier cas, les couleurs en se vitrifiant se combinent avec l'émail, font corps avec lui. Elles changent un peu de ton. Au contraire, au feu modéré du

moufle, les couleurs gardent leur éclat primitif. Aussi les peut-on employer toutes. Dans la décoration de grand feu, la gamme des tons est fort réduite. Comme cette décoration est de beaucoup préférable à l'autre pour la durée, les recherches du laboratoire de la manufacture de Sèvres et du chef de la fabrication, ont principalement pour but d'augmenter la série des couleurs utilisables.

L'une des critiques le plus souvent adressées à la manufacture de Sèvres en ces quinze dernières années visait la partie décorative qu'on jugeait trop négligée. On a pu voir, dans l'industrie privée, des travaux extrêmement intéressants qui laissent loin derrière eux ceux de notre manufacture nationale. Cette infériorité est d'autant plus frappante que la gloire de Sèvres a longtemps eu pour fondement la richesse de ses procédés de décoration. Le nouveau directeur des travaux d'art se propose de réagir contre l'esprit routinier qui a créé l'état de choses justement critiqué. C'est ainsi qu'il veut substituer de nouvelles formes aux anciennes et supprimer les feux de moufle pour ne plus décorer ces formes que par des procédés sinon neufs, du moins non utilisés.

Pour ces décorations, la manufacture de Sèvres — comme dans le passé — s'entoure d'artistes aux pinceaux délicats. Des chambres assez vastes leur servent d'atelier. Quand ils ont à peindre des vases de grandes dimensions, ils les placent dans un cadre pivotant qui rend facile le remuement de chaque pièce.

Un atelier est spécialement affecté aux ouvriers qui posent le bleu de Sèvres, ce bleu jadis tant vanté, aujourd'hui passé de mode. Mélange d'oxyde de cobalt et d'émail, il est étendu, sous forme d'une poudre grisâtre, à l'aide du pinceau.

La dorure est posée également au pinceau. Elle sort mate. Des ouvrières la brunissent avec des agates. Décorées, les pièces sont envoyées au moufle.

Le rêve, dans la fabrication de la porcelaine, serait de produire des œuvres d'une seule venue. Il n'est pas toujours possible de le réaliser. On arrive bien à fabriquer de grosses et hautes pièces, presque mécaniquement, d'une seule coulée; mais, il est certaines parties qui doivent être faites à part, en raison de leur forme. Force est donc de réunir entre elles ces parties d'un même ouvrage. C'est affaire aux monteurs et aux ajusteurs, qui occupent au rez-de-chaussée un des plus spacieux ateliers de la Manufacture. Lorsque les pièces quittent cet atelier, elles sont terminées. On les porte alors dans les magasins, où elles attendent qu'on les envoie dans les Expositions si elles ont été classées comme pièces de réserve, qu'on les vende ou qu'on les livre aux administrations qui les ont demandées si ce sont des pièces de vente ou de commande.

La vente à Sèvres ne se chiffre pas par une grosse somme, elle oscille entre 80 et 100,000 francs par an, et porte surtout sur les *biscuits*, les services de table, les objets de vitrine. Mais on fait pour plus de 600,000 francs de porcelaines destinées à la décoration, à l'ameublement des bâtiments publics, au service de table de la maison du Président de la République, des ambassades, des ministères, etc.

Depuis plusieurs mois, on a commencé l'exécution d'un surtout de table en biscuit pour la maison du Président de la République: ce sera l'une des plus belles œuvres sorties de Sèvres. Il se composera de sept pièces dont les modèles sont dus au sculpteur Frémiet. Ce surtout figurera à l'Exposition universelle de 1900.

On s'étonne quelquefois du peu d'élévation du chiffre de vente des produits de la Manufacture, en regard des frais de fonctionnement de celle-ci. C'est oublier que la Manufacture de Sèvres n'a point de visées commerciales, qu'elle ne poursuit pas un but mercantile. Elle est avant tout, par-dessus tout, une entreprise artistique et scientifique.

Le laboratoire, où tant de chimistes illustres ont passé depuis Hellot et Brongniart est dirigé par M. Vogt, dont les travaux sont bien connus du monde savant. Presque tous les jours des industriels viennent consulter le chef de ce laboratoire sur des difficultés de fabrication, des compositions de couleurs, des effets de cuisson. Ces renseignements leur sont fournis gratuitement. Lorsqu'ils ont trait à un point inconnu, des recherches sont immédiatement entreprises. Ce rôle de conseiller a son importance, il serait puéril de le nier. Est-ce à dire que l'ambition de la manufacture de Sèvres doive s'en contenter? Personne n'oserait le prétendre. Un établissement de ce genre n'a de raison de survivre à sa gloire passée que s'il s'efforce de rester en éclairer, de provoquer les tentatives, de stimuler les efforts.

ALBERT MONTHEUIL.



Le montage et l'ajustage.

Histoire. — Philosophie. — Voyages.

Le Registre de l'île d'Elbe, lettres et ordres inédits de Napoléon I^{er}, publiés par Léon-G. Pélissier. 1 vol. in-18, avec un portrait, Fontemoing, 3 fr. 50.

Ce volume contient une série de lettres de Napoléon que les éditeurs de sa *Correspondance* n'ont pas cru devoir publier, et cela, non point pour des motifs politiques, mais parce qu'ils les jugeaient dénuées de tout intérêt, aussi bien historique que psychologique. Et l'on est, en vérité, tout surpris, après les avoir lues, que M. Pélissier ne les ait pas jugées de la même façon. Il n'y en a pas une seule qui ajoute le moindre trait nouveau à l'image que nous nous faisons de Napoléon; et si quelques-unes d'entre elles nous révèlent effectivement des détails que nous ignorions sur l'état des routes, l'organisation des hôpitaux et le service des eaux dans l'île d'Elbe, en 1814, il resterait encore à nous expliquer en quoi ces détails peuvent nous intéresser, de près ou de loin. Un portrait de Napoléon dessiné à l'île d'Elbe par Hubert, et reproduit par M. Pélissier en tête de son livre, est plus instructif à lui seul pour nous toucher que les cent quatre-vingt-quatre lettres publiées à sa suite: c'est du moins Napoléon qu'il nous montre, tandis que celles-ci pourraient tout aussi bien avoir eu pour auteur n'importe quel sous-préfet atteint de la manie de l'administration.

Le Monde et le Demi-Monde sous le Consulat et l'Empire, d'après les témoignages des contemporains, par Joseph Turquan. 1 vol. in-18, Librairie illustrée, 3 fr. 50.

M. Turquan est un grand collectionneur d'anecdotes, à qui il manque seulement de savoir tirer parti de ses collections. On ne trouvera pas dans tous ses livres un seul portrait un peu vivant, ni un seul jugement développé avec suite, ni même la trace d'un plan d'ensemble permettant au lecteur de savoir où l'auteur le conduit. Mais on peut être assuré, en revanche, d'y trouver une foule de traits curieux, d'ailleurs plus ou moins authentiques, des détails piquants, des citations imprévues. Et autant des compilations de ce genre sont insuffisantes à tenir lieu d'un véritable livre lorsque M. Turquan se pique de raconter la biographie de Joséphine ou de la reine Hortense, autant elles ont de chance d'être bienvenues dans un ouvrage tel que celui-ci, de portée purement anecdotique et sans ombre de prétention historique ni littéraire. Tout au plus pourrait-on regretter que M. Turquan n'ait pas joint à la série de ses *anais* une série de portraits, nous permettant de nous faire une image plus exacte des mondaines et demimondaines sur le compte desquelles il nous offre, si complaisamment, son déballage de cancan et d'indiscrétions.

Mémoires des autres, par la comtesse Dash; publiés par Clément Rochel; tome V: *Souvenirs anecdotiques sur le Second Empire*. 1 vol. in-18, Librairie illustrée, 3 fr. 50.

Ces souvenirs de la comtesse Dash sont si vides, si ennuyeux, si encombrés de vains bavardages, que M. Clément Rochel, qui les publie, est parfaitement excusable de n'avoir pas eu le courage de les lire. Mais encore lui aurait-il suffi d'y jeter un coup d'œil pour s'apercevoir que ce n'est pas au « Second Empire », mais plutôt à la Restauration que se rapportent la plupart des faits dont il est question dans ce nouveau volume. On y trouve, par exemple, le récit d'une entrevue avec Victor Hugo « âgé de trente-trois ans », un profil de Chateaubriand, des anecdotes sur Stendhal, sur Anquetil, sur Lœve-Weimars, sur Humboldt, sur Balzac, et vingt autres notabilités de la première moitié de ce siècle. M. Rochel, évidemment, n'a rien lu de tout cela; et ainsi s'explique encore, par exemple, qu'il ait pu, dans une note, affirmer que Lœve-Weimars était « né et mort à Paris », sans s'apercevoir que la comtesse Dash, dix lignes plus loin, le faisait naître en Allemagne et mourir en Asie Mineure.

Le Suicide, étude de sociologie, par Emile Durkheim. 1 vol. in-8° de la *Bibliothèque de philosophie contemporaine*, Alcan, 7 fr. 50.

Quatre cent cinquante pages in-8° d'une impression très serrée, une abondance innombrable de plans et de tableaux statistiques, infiniment de patience, de conscience, et de bon vouloir, tout cela pour n'aboutir absolument à rien sinon: 1° à nous fournir une définition définitive du suicide, qui n'avait guère besoin d'être défini; 2° à nous informer que l'accroissement des suicides dans notre société résulte directement de l'état général de malaise et de perturbation où se trouve plongée cette société; M. Durkheim ajoute bien, pour faire valoir la portée de cette dernière conclusion, qu'au lieu d'être une simple hypothèse de théoricien, la subordination du progrès du suicide à l'ensemble de notre anarchie sociale est désormais un fait clairement établi par la statistique. Mais on se demande, en vérité, si tant de statistique était nécessaire pour établir un fait aussi évident, et même si M. Durkheim, avec toute sa solennité de sociologue, ne s'est pas moqué de nous en nous offrant comme une étude sur le suicide ce gigantesque amas de chiffres, sans essayer une seule fois de relever sa comptabilité d'un peu de psy-

chologie, ni d'en dégager une leçon morale vraiment effective. La sociologie consisterait-elle, en dernière analyse, à dispenser ses initiés de toute observation comme de tout raisonnement?

A travers le Guipuzcoa, impressions, par E.-A. Menassade. 1 vol. in-18, Bordeaux librairie Gounouilhou, 3 fr. 50.

Peut-être le besoin d'un nouvel ouvrage sur le pays basque ne se faisait-il pas très vivement sentir, après les vivantes peintures de M. Bazin et de M. Loti; mais puisque M. Menassade a exploré le Guipuzcoa, de Saint-Sébastien à Aranzazu, en passant par Oyarzun, Usurbil, Azpeitia, Motrico et Vergara, nous ne voyons pas après tout pourquoi il n'aurait pas eu le droit, lui aussi, de nous communiquer ses impressions de voyage: sans compter que, pour n'avoir rien de trop original, et pour ressembler davantage à un guide du touriste qu'à un poème en prose, les impressions de ce nouvel explorateur n'en sont pour nous que plus précieuses, joignant à leur intérêt littéraire une incontestable utilité pratique. Et tandis que MM. Bazin et Loti s'étaient bornés à nous inspirer le désir de visiter le pays basque, nous devons savoir gré à M. Menassade de nous renseigner sur la manière la plus commode de le visiter, comme sur tout ce que nous y trouverons qui méritera de nous arrêter.

Littérature. — Roman.

La Préface de Cromwell, introduction, texte et notes, par Maurice Souriau. 1 vol. in-18, Lecène et Oudin, 3 fr. 50.

Le *Parsifal* de Richard Wagner s'ouvrant par ces mots: « Hé! réveillez-vous! » un savant professeur allemand a consacré à ce cri d'appel un gros ouvrage in-8°, où il a étudié tous les problèmes philosophiques relatifs à la nuit, au sommeil, à la parole humaine, à la musique dramatique, et à tout le reste des choses. C'est un peu de la même façon que vient de procéder M. Souriau, à l'égard de la célèbre préface de Victor Hugo. Non content de nous offrir une réédition, accompagnée d'innombrables notes grammaticales, littéraires et philosophiques, il s'est encore plu à traiter, dans une introduction trois fois plus longue que la *Préface* elle-même, toutes les questions possibles et imaginables qui lui ont paru se rapporter, de près ou de loin, au romantisme, à Victor Hugo, et à la littérature française. Avons-nous besoin d'ajouter que, parmi la masse de citations et d'observations qu'il a ainsi accumulées, plusieurs sont curieuses et quelques-unes même vraiment intéressantes? M. Souriau est fort érudit, et les idées personnelles ne lui manquent pas. Mais pourquoi nous faire prendre pour une simple réédition de la *Préface de Cromwell* cette vaste compilation, plus faite pour écraser que pour éclairer un morceau qui, d'ailleurs, peut si bien se passer de tout éclaircissement?

Poèmes de Lermontov, traduits par Henri A. Duperret, 1 vol. in-16, Lahure, 3 fr.

Lermontov était en effet un grand poète, le plus grand des poètes russes, et l'on comprend que M. Duperret ait été tenté de nous le faire connaître. Mais d'abord c'est une vérité trop certaine, pour affligeante qu'elle soit, que les poètes sont d'autant plus intraduisibles qu'ils ont, dans leur langue, plus d'originalité et de caractère. Et puis, s'il est vrai que les traductions en prose sont insuffisantes à exprimer le charme de l'œuvre d'un poète, combien il y a de chance que des traductions en vers produisent un résultat plus fâcheux encore! Les vers de M. Duperret, en tout cas, ont le grave inconvénient d'être à la fois prosaïques et pleins d'emphase, malgré l'extrême conscience qu'ils attestent, ou plutôt à cause de cette conscience elle-même. Nous sentons que le traducteur s'est toujours efforcé de suivre fidèlement le texte du poète russe; nous l'admirons d'avoir entrepris une tâche aussi difficile; nous le plaignons d'y avoir trouvé tant de difficultés; mais le génie de Lermontov, la beauté de son rythme, et l'intensité de son coloris, tout cela continue à nous échapper; et la courte notice biographique placée en tête du volume nous renseigne plus efficacement sur lui que la touchante et vaine tentative de traduction de ses vers.

Le long des Routes (récits et impressions), par Armand Dayot. 1 vol. in-18, Flammarion, 3 fr. 50.

« Au milieu de bien des toiles médiocres ou apocryphes le palais Doria possède trois chefs-d'œuvre: le *Moulin* et le *Repos en Egypte*, de Claude Lorrain; celui d'*Innocent X*, par Vélasquez; un *Mémorial* admirable, et cette fameuse création de Jean Breughel où, comme on l'a si justement dit, le peintre a groupé dans une seule toile toutes les parutions de la terre dans sa jeune fécondité avec un éclat et une fraîcheur de coloris incomparables. » C'est en ces termes que M. Dayot nous traduit une des sensations d'art éprouvées par lui « le long des routes »; et nous voulons bien admettre que, « le long des routes », un auteur n'ait pas beaucoup le temps de se reposer; mais encore aimerions-nous de savoir si c'est trois ou cinq chefs-d'œuvre qu'il y a au palais Doria, et ce que peut bien être le « celui » d'*Innocent X* qui a représenté Vélasquez. Et puis ce n'est pas seulement dans ce passage, cité au hasard, c'est dans le livre tout entier que se rencontrent, à toutes les lignes, des preuves de l'insouciance rapidité littéraire du jeune et éminent inspecteur des Beaux-Arts. M. Dayot ne nous raconte-t-il pas, quelques pages plus loin, qu'il a, un jour, « complimenté M. Jules Desbois sur

l'élégante originalité de ses formes »? Et ailleurs ne s'avise-t-il pas de découvrir que « M. Hellen est à Courbet ce qu'est Watteau à Annibal Carrache ou bien à tout autre sombre mastiqueur de l'abominable école bolonaise »?

Zénaïde Fleuriot: sa vie, ses œuvres et sa correspondance, par F. Fleuriot-Kérinou. 1 vol. in-16, contenant 4 portraits; Hachette, 4 fr.

Zénaïde Fleuriot était une pieuse, active, et excellente personne qui, vingt ans durant, a écrit pour les enfants des récits de toute sorte, se gagnant, à ce métier, une petite gloire et une petite fortune. Elle est morte en 1890, à soixante ans passés, laissant dans la littérature enfantine un vide qui ne semble pas près d'être comblé; car sans avoir eu jamais la vive et charmante originalité de M^{me} de Ségur, ni la rayonnante pureté chrétienne de M^{me} Craven, elle était encore de cette ancienne race d'écrivains qui prenaient leur tâche au sérieux et s'efforçaient d'y mettre un peu de leur cœur. Aussi n'aurions-nous garde de nous montrer sévères pour le moment que vient d'élever à sa mémoire une tendre piété. Ses lettres, qui remplissent la plus grande partie du gros volume de M. Fleuriot-Kérinou, n'ont en vérité rien qui dépasse l'honnête moyenne d'une correspondance familiale: mais elles sont écrites avec une bonne grâce touchante, et, à défaut de génie, nous révèlent une âme pleine de droiture et de simplicité.

Pays d'Ouest, par Gustave Geffroy. 1 vol. in-18, Fasquelle, 3 fr. 50.

Le gris étant, cette année, la nuance à la mode, ce ne sera point faire injure au nouveau recueil de M. Geffroy d'insinuer qu'une certaine teinte grise y est uniformément répandue. Hommes et choses, paysages bretons, types normands, récits d'excursions à Jersey ou à Belle-Isle-en-Mer, tout cela nous est présenté avec beaucoup de conscience et de soin; mais tout cela reste gris, et rien n'en ressort qu'une impression, un peu monotone, d'honnête observation honnêtement rendue. Sans fatigue, mais aussi sans émotion vive, on va d'un chapitre à l'autre; et nous ne prétendons pas qu'on s'ennuie en chemin, mais on songe cependant qu'on s'amuserait infiniment davantage si l'auteur, au prix même d'une part de vérité, avait consenti à renforcer ses images et à donner plus de relief à son style.

La Proie, par Henry Bérenger. 1 vol. in-18, Colin, 3 fr. 50.

Un jeune licencié ès lettres, s'étant fait nommer député, prononce à la Chambre un grand discours opportuniste qui a pour résultat de faire tomber le ministère radical de M. Floquet. La fille d'un vieux sénateur l'entend parler, s'éprend de lui: il l'épouse avec ses millions, et, à la demande du père, renonce à interpellier le nouveau cabinet sur les scandales du Panama. C'est là, exactement, toute l'histoire que nous raconte M. Bérenger; et nous voulons bien admettre qu'il y avait dans cette histoire la matière d'un roman politique, mais à la condition d'ajouter que M. Bérenger a tout à fait négligé de l'écrire. Tout son livre n'est en quelque sorte qu'un scénario où l'on chercherait en vain la trace d'une analyse quelconque, psychologique, morale, ni surtout politique. Le héros est un ambitieux vulgaire qui fait un mariage d'argent. On nous offre bien, *in extenso*, le texte de son grand discours, une machine assez banale, en effet, et assez ennuyeuse pour avoir des chances de plaire à une assemblée; mais en quoi ce discours peut rendre intéressante la personnalité de l'orateur, ni pourquoi celui-ci a fini par devenir « une proie », c'est ce que nous continuons à ne pas savoir. Espérons que M. Bérenger nous l'apprendra dans son prochain roman, puisque, aussi bien, ce roman-ci n'est que « le premier panneau d'un diptyque où il rêve de fixer la physionomie tourmentée de la nouvelle France. »

ROMANS. — *La Conversion d'Angèle*, par Claude Berton. In-18, Fasquelle, 3 fr. 50; — *Lettres à répondre*, par Ludana; lettre-préface, par Marcel Prévost. In-18, d^e, 3 fr. 50; — *Guignol*, par Henri Conti, illustrations de A. Minart. In-18, d^e, 3 fr. 50; — *Dix minutes d'arrêt!* par Richard O'Monroy. In-18, Clermann-Lévy, 3 fr. 50; — *Le Drame de Rochegrise*, par Louis Létang. In-18, d^e, 3 fr. 50; — *Le Beau Ferdinand*, par M^{me} de Bovet. In-16, illustré, de la *Petite Bibliothèque de la famille*, Hachette, 2 fr.

POÉSIE. — *L'Âme française*, par M^{me} W. Mitchell (Ernestine Drouhet). In-18, Librairie nouvelle, 3 fr. 50. — *Sans Fard!* en vers et pour tous, rimes et chansons par John Croisier. In-18, Ollendorff, 3 fr. 50.

DIVERS. — *L'Esclavage aux Antilles françaises avant 1789*, par Lucien Peytraud. 1 vol. in-8°. Hachette, 10 fr.; — *La Création et la Providence devant la science moderne*, par Eugène Maillet. 1 vol. in-8°, d^e, 7 fr. 50. — *Les Marbriers romains et le mobilier presbytéral*, par Gustave Claude, architecte. 1 vol. in-8°, orné de 75 dessins, Leroux, 15 fr. — *Le Développement de la Constitution et de la Société politique en Angleterre*, par E. Boutmy, nouvelle édition revue et augmentée. 1 vol. in-18, Colin, 3 fr. 50; — *Une Mission française en Abyssinie*, par M. S. Vignac. 1 vol. in-18, illustré, d^e, 3 fr. 50. — *Le Tabac*, étude de physiologie sociale, par le Dr H.-A. Depierre. 1 vol. in-8° Flammarion, 5 fr.; — *Les Martyrs de l'épiscopat*, par Guy de Pierreux. 1 vol. in-18, d^e, 3 fr. 50. — *Croquis russes*, par la princesse Alice Cantacuzène. 1 vol. in-18, Fischbacher, 3 fr. 50. — *Lamennais intime*, d'après une correspondance inédite, par le R. P. A. Roussel. 1 vol. in-12, Lethielleux, 4 fr. — *Dictionnaire des Opéras* (dictionnaire lyrique), par Félix Clément et Pierre Larousse; nouvelle édition revue et mise à jour par Arthur Pougin. 1 vol. in-8°. Larousse, 20 fr.; — *Souvenirs entomologiques*, (5^e série), par J.-H. Fabre. 1 vol. in-8° avec fig., Delagrave, 2 fr. 50.

DOCUMENTS ET INFORMATIONS

Le prix de l'eau. — Il est assez difficile de déterminer exactement le prix que les habitants des diverses grandes villes payent pour l'eau dont ils ont besoin.

Les tarifications appliquées à cette consommation sont, en effet, aussi variables dans leur mode que dans leurs bases.

Le mode diffère nécessairement suivant le but qu'on s'est proposé. Tantôt on a cherché à favoriser les petits abonnements, dans l'intérêt des ménages pauvres; tantôt, au contraire, pour encourager la consommation et venir en aide à l'industrie, on a fait des avantages aux gros abonnés. De là des tarifs *progressifs* ou *différentiels*.

Ailleurs, les prix varient avec la valeur de l'eau (source ou rivière), avec l'usage qui en est fait (domestique ou industriel), avec l'altitude (étage plus ou moins élevé), avec l'époque de l'année (été ou hiver), etc.

Les bases sont aussi de sortes très diverses. L'abonnement peut être basé, par exemple, sur les éléments de la consommation. Une première fraction de la taxe est fixée selon le nombre des personnes alimentées ou des pièces habitées, avec un minimum par ménage. Viennent ensuite des perceptions additionnelles pour chaque personne ou chaque pièce en sus, pour chaque tête d'animal, par mètre carré de cour ou de jardin, par baignoire, par robinet en sus du premier, etc.

Plus souvent, l'eau est taxée d'après la quantité consommée, au mètre cube. On procède alors, soit par estimation préalable, soit par mesurage direct à la jauge ou au compteur. Les prix sont presque toujours multiples, parce qu'ils varient soit avec les types d'abonnement, soit avec les usages de l'eau, etc.

Quoi qu'il en soit, et toutes ces réserves étant faites, voici le tableau que M. Gadaud a pu dresser des tarifs en vigueur pour la consommation de l'eau dans quelques villes françaises et étrangères.

	Prix du mètre cube.
Vienné (Autriche).....	0 fr. 44
Versailles.....	— 40
Berlin.....	— 375
Heidelberg.....	— 35 à 0,18
Paris.....	— 35 à 0,08
Francfort-sur-Mein.....	— 31
Le Havre, Rennes, Rouen.....	— 30
Orléans.....	— 27
Clermont.....	— 25
Saint-Etienne.....	— 22
Bâle, Toulouse.....	— 20
Angers, Lyon, Reims.....	— 18
Bordeaux, Dresde, Strasbourg.....	— 15
Zurich.....	— 15 à 0,05
Lyon, Leipzig, Lille.....	— 14
Tours.....	— 13 à 0,08
Roubaix et Tourcoing.....	— 13 à 0,07
Berne.....	— 10
Genève.....	— 10 à 0,08
Grenoble.....	— 055

Une base de tarification très répandue à l'étranger, c'est le loyer de la maison desservie. En général, alors, le taux varie de 1 à 5 0/0 c'est-à-dire que pour un loyer de 100 francs, la taxe afférente à la fourniture d'eau est comprise entre 1 et 5 francs. A Londres, le taux est, suivant les compagnies, de 4 1/2 à 7 0/0. Enfin, parfois, au lieu du loyer, on prend pour point de départ de la taxation le montant des impositions.

La Commission allemande pour l'étude de la peste, dirigée par le fameux docteur R. Koch, vient de publier son rapport.

Il résulte des observations des savants allemands que le microbe de la peste vit très peu de temps en dehors du corps de l'homme ou des animaux, et a besoin de beaucoup d'oxygène pour vivre.

Il est certain que, parmi tous les animaux, ce sont les rats qui prennent la peste avec la plus grande facilité, et qui transmettent aussi le plus abondamment le microbe.

Les singes prennent aussi très facilement la maladie, mais ils peuvent être bien vaccinés contre elle.

Enfin, relativement aux deux nouveaux traitements en présence, la vaccination par des cultures atténuées et la sérothérapie, les rapporteurs déclarent que le sérum de M. Yersin ne préserve les singes que pendant une période de huit jours, et que le système de vaccination de M. Haffkine, appliqué à 1,400 individus, a donné de bons résultats, bien qu'un certain nombre de personnes aient été malades après les inoculations.

Parmi les mauvaises herbes qui désolent les agriculteurs, la moutarde sauvage, par sa résistance et sa capacité d'expansion, constitue un fléau véritable.

Or un viticulteur des environs de Reims, M. L. Bonnet, aurait trouvé un moyen très simple de se débarrasser de cette plante parasite, un peu trop meublante. Ce moyen consiste à l'asperger avec une solution de sulfate de cuivre à 5 0/0.

Après vingt-quatre heures de cet arrosage, toutes les feuilles de moutarde touchées par la solution toxique seraient déjà desséchées en partie et désormais la maturité des graines se serait arrêtée. De son côté, le blé à bien le bout de ses feuilles un peu rougi, mais la plante en somme ne souffre pas sérieusement. Ce traitement nécessite l'emploi d'environ 50 kilos de sulfate de cuivre par hectare.